

La morale de la passion

Madeleine Marmin

Volume 2, Number 2, June 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1111000ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1111000ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marmin, M. (1966). Review of [La morale de la passion]. *Études françaises*, 2(2), 221–224. <https://doi.org/10.7202/1111000ar>

l'oublie trop, si l'on excepte une couche assez mince, les Nord-Africains ne sont pas de langue française ».

Ce n'est pas tout à fait l'avis de Kateb Yacine, l'un des poètes les plus remarquables de l'Algérie: « Nous avons une dimension arabe comme nous avons une dimension africaine, mais l'Algérie n'est pas là. Sa spécificité, il ne faut pas la rechercher dans l'arabisme. Ainsi, je pense que le fait, pour les Slaves, de rechercher une espèce de mythe de la slavitude, c'est valable à l'état sentimental, mais négatif. Je suis arabe, je parle arabe, je suis très ému quand j'entends des chansons arabes, ma mère chantait des berceuses en arabe, mais je pense que c'est un faux problème. J'éprouve donc quelques réserves à l'égard des affirmations sur l'arabisation. Les Kabyles ont une langue, les Chaouïas ont une langue. Cependant il faut qu'ils aient accès à l'arabe et qu'ils aient accès au français; c'est très important parce que nous disposons de beaucoup de véhicules, pourquoi nous priver d'un de ces véhicules, pourquoi absolument n'en utiliser qu'un seul ».

Issu d'un mariage mixte, Henri Krea, algérien et nationaliste, poète, romancier, dramaturge, tente de concilier les deux cultures. Il est convaincu que la voie qui s'ouvre devant la littérature algérienne est celle d'une intégration dans le mouvement universel sans nier pour cela sa spécificité. Une littérature proprement algérienne possède, d'après lui, une écriture aussi différente du français que l'écriture américaine l'est de l'anglais.

Il n'y a pas que cette non-coïncidence entre la langue maternelle et la langue de culture. Les Nord-Africains, héritiers d'une grande civilisation, de religion musulmane, appartiennent à un pays sous-développé, colonisé par les Français, ceux-là mêmes dont ils admirent la culture. La dualité atteint les profondeurs de l'âme. Possèdent-ils les moyens de surmonter cet affrontement qu'ils éprouvent quotidiennement entre l'Orient et l'Occident, la France chrétienne et l'Afrique du Nord musulmane et féodale ?

Comment le jeune Kabyle réagit-il à la vie parisienne ? La tentation est grande de nier son village natal ou de l'embellir de toute sa nostalgie.

Le romancier Mouloud Feraoun évoque avec émotion les élans contradictoires qui tiraillent le jeune Kabyle perdu dans la grande métropole française: « Lorsqu'il était à Paris et qu'il lui arrivait parfois de songer à son village, il imaginait ce village comme un petit point insignifiant, loin, au-delà des splendides horizons, un coin sauvage, obscur et malpropre où se terraient des êtres connus, pitoyables, que l'imagination enlaidissait jusqu'à les rendre grotesques. Et le voilà, à présent, parmi eux ! Et chose curieuse, il s'y sent bien. Il n'est pas

dans un pays de mauvais rêves. C'est l'autre pays, celui qu'il vient de quitter, qui est, lui, imaginaire et l'écrase de sa magnificence. Il voit bien, maintenant, qu'il était tout petit, là-bas, minuscule ! Ici, tout est à sa mesure, les hommes et les choses ».

Et Malek Haddad, qui s'est initié à la poésie de René Char et à la musique de Beethoven, demeure fidèle aux pauvres gens de son pays si méprisé: « Je suis comme les autres et mes bachots n'ajoutent rien, n'enlèvent rien ... Je dis ma mère comme ils disent leur mère. J'embrasse mes enfants comme ils embrassent leurs enfants. Je crains une rafle comme ils craignent les rafles. Je suis comme les autres. Tout me rattache à eux, tout m'identifie à eux. Je ne suis moi-même qu'avec eux. L'arbre a choisi sa forêt, la note sa symphonie. Les seuls à me comprendre réellement, les miens ».

Cette littérature, on le voit, est née de profondes contradictions. C'est le Français qui est l'opresseur, le colonisateur, mais c'est la culture française qui est l'instrument de libération et d'épanouissement. Le retour aux sources est une indispensable étape dans toute renaissance culturelle. Et c'est en français que les écrivains algériens dessinent les traits de leurs visages d'Arabes. Contradictions toutefois plus apparentes que réelles. L'une des conditions de l'universalité, n'est-ce pas la fidélité à soi ? En littérature, seule l'œuvre accomplie, réalisée, compte. C'est la réponse éloquente, unique, à toutes les contradictions, et si la littérature maghrébine est une littérature d'interrogation, elle est également celle de l'affirmation car elle est née de la foi et de la dignité retrouvée.

Le lecteur canadien tirera sans doute deux conclusions de cette anthologie: la langue française peut exprimer toutes les situations et tous les sentiments et il n'est pas nécessaire d'être né en France pour la maîtriser; et la deuxième leçon: c'est en se soumettant à cette langue, instrument d'expression idéal, en respectant les règles, qu'on peut le mieux s'en servir.

NAÏM KATTAN

LA MORALE DE LA PASSION

Un visage mystérieux qui se dérobe, une âme en quête de soi qui se cherche à travers ses personnages: Sigrîd Undset !

Faute de biographie féconde Nicole Deschamps est partie à la découverte de l'auteur¹ et de ses héroïnes ensemble, l'une par les autres, et au-delà à la découverte de « la femme ». Pour chacune le problème se pose « en termes de libération

1. Nicole Deschamps, *Sigrîd Undset ou la morale de la passion*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1966, 192 p.

intérieure ». Être femme ! aventure tragique ... Comment trouver un équilibre, plus encore un épanouissement, « une manière d'être femme », c'est-à-dire « l'identité à soi-même » ? Où situer le bonheur, terme de cette recherche ? Est-il dans l'amour exaltant, l'indépendance totale, dans la vie conjugale et ses devoirs, un certain narcissisme, la maternité selon la chair ou l'esprit, dans la mort ?

Après une brève introduction, dans cet ouvrage de 192 pages, dont 37 de notes, références et bibliographie soigneusement classée, Nicole Deschamps donne une biographie, analytique d'abord, de Sigrid Undset : enfant heureuse et choyée, prompte à saisir l'enchantement des choses, à découvrir un monde merveilleux qu'elle recrée par l'imagination. Puis viennent les expériences : premier émoi amoureux, mort du père profondément aimé, le travail ... Après les jours de soleil et de joie la vie est entrée dans la grisaille, vie âpre et tragique.

La deuxième partie de la biographie est traitée rapidement par Nicole Deschamps, sorte de chronologie où l'œuvre et la vie se rejoignent : voyage en Italie, mariage, enfants, divorce, mort de sa fille, mort de son fils, la guerre, l'exil, le retour au pays, la mort, la littérature. Au centre, s'inscrit le Prix Nobel, venu récompenser les deux chefs-d'œuvre : *Kristin Lavransdatter* et *Olav Audunsson*.

Les trois chapitres qui suivent sont consacrés à l'analyse des principaux romans dans l'optique d'une expérience humaine. D'abord les « femmes féminines », désireuses de s'affirmer « à la recherche d'une identité » ; puis celles qui sont allées jusqu'au bout de l'expérience, parvenues au « temps absolu de la passion », qu'elles aient connu la réussite ou l'échec ; et les dernières, les « émancipées », essayant de retrouver les valeurs féminines, obligées de constater « la difficulté d'être femme ».

Dès ses premières années, dit Nicole Deschamps, Sigrid Undset s'était imposé une morale exigeante : agir toujours avec « une noblesse et une droiture absolues ». Marta, Jenny, Uni, Rose portent en elles cette soif d'absolu, mais incapables de le définir elles le situent, sans doute, en dehors du passé, indépendant de la morale bourgeoise, mais loin de la révolte, d'un choix précis. Refusant de s'accepter comme « objet », elles ne peuvent s'affirmer comme « sujet ». Alors repliées sur elles-mêmes, n'ayant pour morale que leur « moi », elles « s'engagent dans un monde essentiellement relatif et clos sur lui-même ».

Seule Kristin va réaliser la fidélité totale de la femme à soi-même. Un amour passionné et tragique oriente sa vie entière, amour catharsis, parce qu'authentique, lié à l'expérience religieuse. « L'un par l'autre les héros se dépouillent d'eux-mêmes et créent ensemble ... un destin dont la signification ultime est la vie triomphante. » Le droit au bonheur égoïste,

l'amour condition de salut individuel est largement dépassé. La mort au service des autres donne une « signification sociale et universelle » à la vie de Kristin.

Cependant un destin fatal accable Ingunn. « Quelle condition insupportable d'être femme, d'avoir si peu de moyens d'agir sur sa propre destinée ! » Nicole Deschamps tente alors un essai d'analyse psychanalytique. Comment interpréter les échecs de ces êtres paralysés, incapables « d'engager toute démarche libératrice » ? Quand l'amour n'est plus qu'instinct de conservation individuelle, la maternité n'est plus qu'un aveu de déchéance qui mène au désespoir. L'amour manquait d'authenticité. Ingunn a eu peur et est allée à un échec. Kristin a réussi parce qu'aimée, aimante, ayant conquis sa liberté, ayant eu le courage de « se quitter pour s'achever ». Telle est la beauté tragique de l'aventure de la femme, mais qui ne va pas sans difficultés !

Julie, la féministe, Ida-Elisabeth, la mère, Nathalie, celle qui gagne sa vie, Dorthéa, la croyante — se sont voulues affranchies, pour porter seules le poids de leur destin. Mais le mariage de Julie est un échec ; rationaliste, elle abdique sa raison pour s'adonner au spiritisme. Dure, seule, stoïque, renonçant définitivement à sa féminité elle accepte la mort, dissolution dans le néant.

Le ménage d'Ida voit les rôles renversés : « elle » travaille, « lui » s'occupe à la maison ; divorce. Devant la possibilité d'un remariage Ida hésite, partagée entre son ancien mari, malade, ayant besoin d'elle et son nouveau fiancé.

Les femmes des derniers romans, remarque Nicole Deschamps, plus âgées, émancipées, exerçant une profession, éprouvent un malaise angoissant dans l'incapacité où elles se sentent de retrouver les vraies valeurs féminines. Les problèmes restent en suspens, sans solution possible.

À d'autres de dire la force conquérante, le pouvoir dominant des héroïnes de Sigrid Undset. Nicole Deschamps s'est penchée avec tendresse sur les silences, les luttes, le plus souvent solitaires, de ces femmes qui se cherchent et ne s'affirment finalement que dans le don de soi.

Quelle conclusion tirer ? Existe-t-il une morale de la passion ? Nicole Deschamps répond oui, à condition de « vivre avec passion et [d']oser ne pas en mourir ». Les héroïnes toutefois n'ont pas toujours la grandeur nécessaire pour vivre cette passion. La responsabilité en échoit au milieu, à l'éducation reçue ... Celles qui restent seules se perdent, celles qui répondent à l'amour de l'homme, à l'amour de Dieu, qui « engagent un salut collectif », se sauvent.

La femme doit-elle tendre à égaler l'homme ? Ne devrait-elle pas plutôt travailler à rétablir la « collaboration entre

l'homme et la femme »? Le bonheur ne serait-il pas simplement « aimer un homme, des enfants, Dieu et travailler par amour pour eux »?

MADELEINE MARMIN

UNE SAISON DANS LA VIE D'EMMANUEL

Avec *Une saison dans la vie d'Emmanuel*¹, Marie-Claire Blais, jeune écrivain qui publie déjà son quatrième roman, nous propose de son Québec natal une vision insolite jusqu'au choc, aussi loin du charme suranné de ce *Maria Chapdelaine* sur lequel s'attendrit si volontiers encore le lecteur français, peu soucieux d'ailleurs de rien altérer d'une image aussi séduisante qu'inoffensive, — que, semble-t-il, du réalisme agressif qui a pu marquer certaines œuvres romanesques canadiennes de ces dernières années.

Dans cet univers inhumain où l'auteur nous entraîne, il n'est rien, pourtant, qui vienne atténuer la netteté du regard porté sur les êtres et les choses qui le composent, sur les forces qui l'ordonnent. Emmanuel naît dans une famille paysanne, quelque part établie sur une terre ingrate, plus désolée encore d'être si longtemps ensevelie dans le silence blanc de l'hiver canadien; les conditions d'existence sont si dures qu'il semble bien que la seule affaire soit de survivre, et qu'il serait mal-séant à ce degré de misère physique de faire état d'une détresse morale. Emmanuel est le seizième venu, mais comment tenir le compte des vivants dans cette alternance presque régulière des naissances et des morts, ces morts que la grand-mère associe au bon repas, passé ou à venir, des funérailles, que la mère enveloppe d'une pitié éparse qui brouille prénoms et dates, que le Curé sanctifie comme une preuve d'amour du Ciel (« Mais, Monsieur le Curé, c'est le deuxième en une année. — Ah ! Comme Dieu vous récompense, dit Monsieur le Curé »), — ces vivants souvent confondus dans l'anonymat (ainsi le Septième, toute sa vie désigné par son numéro d'apparition, qu'il porte comme une condamnation pour avoir déçu, en survivant, l'attente générale), au milieu desquels on distingue, saisis dans une même vague entité, les frères aînés, exacte reproduction du père, les grandes A, alourdies par les travaux de la terre avant de l'être, comme leur mère, par les enfantements répétés, les petites filles dans la grâce éphémère de leurs tresses blondes, sur lesquelles s'abat, dans les moments d'humeur, la rude main de la grand-mère chercheuse de poux... Seuls émergent à l'individualité, entre les deux figures extrêmes de la famille,

1. Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Montréal, Éditions du Jour, 1965, 128 p.; Paris, Grasset, 1966, 175 p.

— celle de Grand-Mère Antoinette et celle d'Emmanuel le nouveau-né —, ceux qui ne s'adaptent pas à la seule condition qui leur est faite, c'est-à-dire qui ne pourront vivre de la terre; à ceux-là s'offrent deux issues, le Noviciat, ou le travail à la ville, qui pourraient constituer en effet deux échappées possibles vers un monde plus habitable; mais des deux enfants recrutés pour le premier, l'un est retrouvé pendu, squelettique dans sa robe de séminariste; l'autre, tôt condamné par une tuberculose dévastatrice, meurt au Noviciat même, dans l'infirmerie de l'inquiétant Frère Théodule aux médications étranges... De son côté, Héloïse, renvoyée du couvent où ses excès de ferveur mystique dérangent la Supérieure, devient fille de service dans une auberge d'un genre très particulier, où d'ailleurs, chaque soir agenouillée devant le crucifix gardé du couvent, elle confond dans une même hébétude désirs et assouvissements présents et passés. Quant à la ville, où vont échouer deux autres enfants, travaillant à la chaîne dans une fabrique de chaussures, elle représente pour le premier l'Enfer, où, dans la solitude d'un lit d'hôpital, il essaie d'appriivoiser la douleur de sa main estropiée par la machine, — pour l'autre, le lieu redoutable où, dans la détresse physique et morale, il apprend à se défier de tout et de tous, assuré désormais de ne pas échapper à son destin de gibier de prison.

On ne voit pas bien alors quel élément de cette expérience acquise par Grand-Mère Antoinette, et transmise au nouveau-né le temps d'une saison, dans une sorte de complicité traversée d'hostilité et de tendresse, autorise chez l'enfant, bercé des récits monotones de l'aïeule, et qui a pris déjà lui-même la mesure de ce monde de froid, de peur et d'obstination patiente à vivre, ce sourire au sortir de la nuit et de l'hiver. Si en effet Marie-Claire Blais s'est attachée à nous décrire une famille étroitement définie par des servitudes dont elle n'a aucun moyen de se libérer, en quoi le destin du Seizième échapperait-il à cette sorte de fatalité née des structures d'une société d'où tout changement semble exclu? Ainsi sommes-nous amenés, à la faveur de cette contradiction apparente, à essayer de saisir le caractère original de la tentative de la romancière canadienne. Que le dessin soit noir, l'aperçu que nous en avons donné ne permet pas d'en douter. Mais encore faut-il, avant d'en venir à l'autre face du roman, préciser la nature de la réalité qu'il veut reproduire. Et c'est ici qu'il convient d'aborder avec précaution la notion de réalisme. Ne nous hâtons pas de conclure, abusés par les apparences, que Marie-Claire Blais a voulu donner une étude de la famille rurale canadienne-française. Sans évoquer un aspect du problème qu'il est malaisé à un étranger de définir avec précision — je veux parler de ce choix curieux de décrire une réalité qui ne paraît pas être